

PRÉFACE

Il faut une préface, la voici :

J'ai aimé mon père avec autant de vénération que de tendresse, j'ai vu de très près ses travaux, j'ai vécu longtemps de sa vie ; j'ai souscrit toujours sans réserve à ce jugement de mon frère aîné, alors étudiant en médecine : « Quoi qu'il en soit, je connais au moins deux chrétiens : mon parrain¹ et mon père. »

J'ai d'abord recueilli quelques-uns de mes souvenirs d'enfance, de jeunesse, uniquement pour les communiquer à un frère, à des sœurs, plus jeunes que moi ; peu à peu, mon travail s'est étendu ; j'ai consulté quelques-uns des contemporains de mon père, des lettres, des rapports, des journaux, des brochures de ce temps-là et il m'a semblé que ce qui intéressait le cercle de la famille pourrait ne pas être sans intérêt pour d'autres.

Je le livre, non sans crainte, il est si difficile d'écrire ! aussi n'ai-je nullement la prétention d'offrir ici un travail littéraire ; c'est une

1. M. Adolphe Monod

◇

œuvre de simple piété filiale². Mais tant d'excellents chrétiens ont aimé mon père vivant que quelques-uns aimeront aussi son souvenir après sa mort, je l'espère. D'autres l'espèrent comme moi et m'ont encouragée. M. le comte Jules Delaborde m'a écrit à ce sujet : « Je respecte profondément le devoir auquel vous vous consacrez. A peine ai-je besoin d'ajouter que je conserve un précieux souvenir de mes relations avec votre cher et vénéré père, car vous savez qu'il était impossible de le connaître sans s'attacher à lui. Aussi me fais-je un devoir de vous exprimer mes vœux bien sympathiques pour l'achèvement et le succès de la biographie que vous préparez. La mémoire du cœur est la meilleure de toutes. »

Puis, un sentiment de justice l'a emporté sur mes dernières craintes.

On travaille beaucoup, aujourd'hui, à l'évangélisation de la France ; on peut le faire sans aucun danger. Nous en bénissons Dieu ; nous en remercions tous ses ouvriers.

Mais quelques-uns, parmi les nouveaux venus surtout, s'imaginent avoir *inventé* cette œuvre, *l'évangélisation*, et croient naïvement qu'avant eux il ne s'est jamais rien fait de semblable, que les vieux protestants, fils des vieux huguenots, dormaient sur leurs lauriers, que la grande Église de la Réforme se mourait. . . .

Sachons rendre à chacun ce qui est dû à chacun.

2. Si l'on découvre ici et là quelques pages qui révèlent une plume plus exercée et plus virile que n'est la mienne, on y reconnaîtra facilement celle d'un collaborateur qui s'est cordialement associé à mon travail.

◇

Si de vaillants et fidèles ouvriers travaillent de nos jours avec succès, d'autres non moins fidèles, non moins vaillants, ont travaillé aussi avant eux, non sans succès ; ils ont défriché le champ encore inculte, ont arraché, non sans peines ni sans souffrances, les ronces et les épines, ont labouré, ont semé, ont arrosé, ont aimé, ont prié ; ils ont obtenu, – au prix de quels sacrifices ! Dieu seul le sait, – la liberté religieuse dont nous jouissons tous aujourd'hui sans nous souvenir de ce qu'elle a coûté à ceux qui nous l'ont conquise.

Si aujourd'hui nous moissonnons peut-être plus abondamment, nous le devons sans doute à l'action toute-puissante du Saint-Esprit, qui souffle comme il veut, quand il veut ; mais ne le devons-nous pas aussi à nos devanciers, vrais pionniers de l'évangélisation, qui ont laborieusement préparé et ensemencé le champ où l'on moissonne actuellement de riches gerbes ?

Ne soyons ingrats ni envers les vivants, ni envers les morts.

Surtout bénissons notre Dieu, qui ne laisse jamais notre pauvre et chère France sans lui envoyer ses messagers, sans lui faire entendre ses appels, sans lui montrer que, malgré tout, Il l'aime, et veut sauver, par sa grâce, tous ceux qui reçoivent sa Parole et croient du cœur à Jésus-Christ, pour avoir la vie éternelle.

ÉMILIE DELAPIERRE.

I.

Jeunesse

NAPOLÉON ROUSSEL naquit à Sauve, petite ville du département du Gard, le 15 novembre 1805, ou, comme le porte l'état civil, *le 26 Brumaire, an 14.*

Il était fils de Pierre Roussel, soldat de Napoléon, qui avait fait l'expédition d'Espagne. L'ancien militaire, marié à son retour du service, voulut donner à son premier-né le nom de son ancien général. Il aurait pu trouver dans les souvenirs de sa famille le nom d'un autre soldat, distingué dans une tout autre guerre, celui d'Alexandre Roussel. Celui-ci, au service du Roi des rois, prédicant et martyr, paraît, en effet, avoir appartenu à la même famille que Pierre et Napoléon Roussel. Il ne fut pas leur ancêtre, puisqu'il mourut sans s'être marié en 1728, à l'âge de vingt-deux ans ; mais, d'après les données qui paraissent authentiques, il appartenait à la même famille, étant fils d'un autre Pierre Roussel qui avait

◇

quitté Sauve pour s'établir à Uzès, à l'autre extrémité du même département. Quoi qu'il en soit, le souvenir d'Alexandre Roussel, qui mourut courageusement pour sa foi, pendu, comme on sait, à Montpellier, pour avoir prêché l'Évangile, était moins vivant dans l'esprit de Pierre Roussel que celui du conquérant dont il donna le nom à son fils.

Malgré cet enthousiasme pour les idées qui représentaient alors la gloire, les parents Roussel gagnaient leur vie par un travail absolument pacifique, celui de la fabrication des bas au métier. Bientôt ils se transportèrent à Lyon, pour y exercer leur modeste industrie. Mais les temps étaient durs. La gloire de Napoléon commençait à pâlir ; l'époque de l'*Invasion* approchait.

Napoléon Roussel ne paraît pas avoir conservé des souvenirs bien gais de cette époque ; malgré leurs ressources très limitées, ses parents avaient leur part de soldats à loger, de ces soldats autrichiens dont ils ne comprenaient pas le langage et qu'on appelait des « mangeurs de chandelles. » La maison était bien austère ! L'enfant dut aller à l'école. L'enseignement y était terriblement aride ! Le jeune écolier se buttait à des difficultés toutes nouvelles pour lui. Il ne pouvait, entre autres, absolument pas comprendre que *M* suivi de *a* pût se prononcer *Ma*. « Non, disait-il, *Emme a*, cela fait *Emma*, le nom d'une petite fille. » Aussi cette école, si peu attrayante pour lui, était souvent remplacée par l'école buissonnière, plus conforme à ses goûts d'alors. Il en a raconté quelques épisodes dans un de ses livres pour enfants : *Mémoires d'un écolier*.

◇

Le souvenir de la peine qu'il eut pour apprendre à lire d'après l'ancien mode d'épellation fut si vif et si durable que, beaucoup plus tard, lorsqu'il voulut enseigner la lecture à sa petite fille, il écrivit pour elle une *Méthode naturelle de lecture*. Cette *Méthode*, composée d'une succession de récits à difficultés graduées, à lire sans épellation, commençait par une petite histoire fort dramatique, dont tous les mots étaient formés de syllabes de deux lettres. Elle inaugura en quelque sorte celle adoptée plus tard dans les écoles publiques, et facilita les premières leçons de nombreux enfants qui se rappellent encore avoir déchiffré : *Pa-pa, Zi-zi va li-re u-ne pa-ge du ca-na-ri*.

Mais nous avons beaucoup anticipé. Revenons aux années de jeunesse à Lyon. Nous l'avons dit, les temps étaient durs, la conscription dépeuplait la France, l'étranger envahissait notre patrie ; le commerce et l'industrie étaient partout entravés, arrêtés. Les époux Roussel, économes et laborieux, ne faisaient aucune dépense inutile. Cependant leur enfant devenait jeune homme, commençait à fréquenter quelques camarades. Il sortait parfois avec eux le dimanche. Ceux-ci avaient de l'argent de poche, lui seul n'en avait pas ; il en éprouvait un cruel embarras. Pour le contenter, sa mère imagina un procédé économique : elle mettait tous les dimanches une pièce de 5 francs dans la poche de son gilet, et lorsqu'il avait eu toute la journée la satisfaction de la sentir, de la palper, de la faire voir se dessinant en bosse sur son côté, il la rendait le soir à sa mère. Dès sa jeunesse il fut ainsi habitué à se contenter de peu et à

◇
modérer ses désirs.

En fait de désirs, ce fut vers cette époque que naquit en lui celui de devenir *auteur*. Il nous a plusieurs fois raconté que, tout jeune encore, il s'était arrêté un jour en rue pour tirer un carnet de sa poche et y inscrire : « Quand je serai grand, écrire un livre. »

En attendant, il dut apprendre tout d'abord à gagner son pain. Dès l'âge de quatorze ans, il fut mis en apprentissage chez un commerçant. Là, son principal travail consistait à faire des paquets. Il paraît s'y être fort appliqué, car toute sa vie il conserva sous ce rapport un talent spécial, qu'il eut l'occasion d'utiliser souvent, bien des années plus tard, pour expédier en ballots non plus les étoffes de son patron, M. Dominique Roman, mais les ouvrages que le jeune apprenti avait rêvé de composer un jour.

Cette occupation, quelque utile qu'elle fût, ne répondait cependant pas aux aspirations du jeune homme. Il désirait ardemment s'instruire, et commença à prendre sur ses heures de sommeil le temps nécessaire pour compléter par l'étude de l'arithmétique, de la géographie, de l'histoire, son instruction trop tôt interrompue.

Cet amour de l'étude s'accrut à un tel point que ses parents ne purent bientôt plus arrêter leur fils sur cette voie, et finirent par demander et obtenir pour lui une bourse à la Faculté de théologie de Genève. C'est alors que le jeune commis quitta joyeusement l'aunage et les rayons d'étoffe, et partit pour la cité de Calvin. C'était dans le courant de l'année 1825. Il avait alors vingt ans.